

Le numéro juillet-août 2009 de la revue *Poetry* publiée par la Poetry Foundation s'ouvre avec un court poème de Tony Hoagland. Intitulé «At the Galleria Shopping Mall», il nous alerte sur les pièges du consumérisme :

Et juste après la corbeille de chaussettes pour bébé pastel et sous-vêtements,

nous apprendre : de ceux qui nous transmettent des valeurs sûres et véritables, pointant un doigt accusateur sur la jeunesse folle.

En nous donnant des instantanés d'images spécifiques – les chaussettes pastel et sous-vêtements pour bébé, les télé fabriquées en Chine – Tony Hoagland tente d'exprimer en un tour de main ce que Rem Koolhaas nomme *junkspace*¹⁰⁰ : cette architecture modulaire et extensible qui nous a donné

100. Rem Koolhaas, «Junkspace», *Project on the City*, Taschen, Cologne, 2001. Traduction française : *Junkspace, repenser radicalement l'espace urbain*, Payot, Paris, 2001.

les galeries commerciales, les casinos et ainsi de suite. Quoi que ce soit qu'on essaye de spécifier ou de stabiliser dans le *junkspace* va s'opposer à sa nature même de *junkspace* : «Parce qu'on ne peut saisir le *junkspace*, on ne peut s'en souvenir. Il est flamboyant quoique sans mémoire, comme un économiseur d'écran ; l'impossibilité de le fixer crée une amnésie instantanée. Le *junkspace* ne prétend pas créer de la perfection, juste de l'intérêt. [...] Les marques, dans le *junkspace*, accomplissent le même rôle que les trous noirs dans l'univers : une essence dans laquelle se dissout le sens.¹⁰¹» Comme un peintre qui planterait son cheval devant l'escalator à l'entrée d'un J.C. Penny et en tenterait la restitution à l'huile, Tony Hoagland choisit une mauvaise approche à partir de mauvais matériaux : une image profonde ne peut surgir d'un espace sans poids.

Dans le même numéro de *Poetry*, Robert Fitterman publie un poème intitulé *Directory*, depuis un simple relevé de noms dans une galerie commerciale anonyme repris selon la poétique des fonctions que sont la forme, la métrique et le son. Rem Koolhaas nous enseigne que le *junkspace* est un labyrinthe de reflets : «Il nous soumet par tous les moyens (miroirs, brillances, échos) à sa désorientation.¹⁰²» La liste que propose Robert Fitterman à partir des signifiants relevés lors de sa déambulation est aussi morne, morte, hébétée que la galerie elle-même, avec l'intention de produire la désorientation linguistique en *reflétant* plutôt qu'en *exprimant* :

Macy's
Circuit City
Payless Shoes
Sears
Kay Jewelers
GNC

LensCrafters
Foot Locker
GNC

RadioShack
The Body Shop

Eddie Bauer
Crabtree & Evelyn

Gym Shoes
Foot Locker

Land's End
GNC

Coach
Famous Footwear

H&M

102. Rem Koolhaas, op. cit.

Figure 2.6. Mary Ellen Solt, «Forsythia» (1965).

The thought of all that invisible language racing through the very air we breath is overwhelming: television, terrestrial radio, shortwave, satellite radio, citizen band, radio, and cell phone signals, to name but a few. Our air is now chokingly thick with language posing as silence. Nowhere is it as thick as in New York City, with its streets both silent and screamingly loud. The New York City streets is a place of public language in which everyone is trying to be heard. The language is inscribed on nearly everything: manhole covers, watch faces, baseball caps, license plates, food packages, shopping bags, newspaper, and bicycle wrappers, mailboxes, buses, posters, billboards, and bicycles. It's the density of population in New York City that gives the illusion of anonymity, the sense that there are so many people around me that no one can possibly be listening to what I'm saying. In much of the world, talk goes on behind closed doors or sealed in climate-controlled cars, but on the streets of New York words are out there for all to hear. One of my favorite things to do is to walk a few steps behind two people engaged in conversation for several blocks, listening to their conversation progress, punctuated by red lights, giving the speech a certain pace and rhythm. John Cage said that music is all around us if only we had ears to hear it. I would extend that to say that, particularly in New York, poetry is all around us, if only we had the eyes to see it and the ears to hear it.